

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 10 (1872)
Heft: 12

Artikel: [Nouvelles diverses]
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-181817>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

je m'y rencontrais avec deux amis du colonel Wurstemberger, Garpard Zellweger, qui me renouvela les témoignages de son amitié, et M. de Bünzen, ministre de Prusse en Suisse. Tout était, chez M. Wurstemberger, d'une antique simplicité, tout y rappelait les vieux temps de la vieille Suisse. Lui-même, on l'eut pris, au premier abord, pour un vigoureux paysan bernois, et cependant il était un des hommes les plus cultivés de la Confédération et avait vécu à la cour, dont ses manières avaient la distinction. Il n'usait ni de thé, ni de café, et se contentait des simples aliments produits de sa campagne. A table, Zellweger nous présidait, comme doyen d'âge. A la soupe rustique succéda le vaste morceau de bœuf, servi sur un tranchoir de bois, puis le grand plat de choux surmonté de la pièce de lard. L'entremets fut apporté dans une marmite, et, debout, la poche en main, Mme Wurstemberger nous servit, faisant toujours à Zellweger l'honneur d'une double part, comme on en usait dans les temps homériques. A ces usages d'autres temps, s'alliait le cordial abandon de ces anciens âges et un entretien tout moderne, riche en observations fines et profondes, pleines d'amabilité de charme et d'instruction.

Bien différente était la société qui se réunissait chez l'avoyer de Tavel. Je m'y rencontrais avec les députés les plus marquants de la Diète et la plupart des ministres des puissances étrangères. Parfois y dinait le prince Louis Napoléon. Un jour, où il venait de recevoir de la main de M. de Tavel le brevet de capitaine d'artillerie dans nos milices, nous l'entendîmes, comme nous prenions le café, adresser d'une voix haute ses remerciements à l'avoyer de Berne : « Le jour viendra, ajouta-t-il, où j'aurai un nouveau plaisir à vous exprimer ma reconnaissance. Croyez-moi, M. l'Avoyer, le gouvernement du roi Louis-Philippe est un gouvernement de financiers, qui ne saurait convenir longtemps à un peuple aussi généreux qu'est le peuple français ; les Bourbons appartiennent au passé ; la république est de la boue ; l'avenir est aux Napoléonides. Mon jour viendra donc, et c'est quand il sera venu que je serai heureux de vous redire le prix que je mets à ce que je viens de recevoir de vous. »

Quelques jours auparavant, le prince faisait, du camp de Thoune, une excursion avec quelques officiers vaudois. Survint la pluie. Les chemins étaient mauvais et déjà l'on craignait d'arriver trop tard au camp, lorsque vint à passer un char qui avait conduit du fumier dans la campagne. Le premier, le prince s'y jette, et tous ayant suivi son exemple, le capitaine Renevier, qui se permettait parfois de se plaindre sur sa foi en son étoile, se prit à s'écrier : « Que dirait l'empereur votre oncle s'il vous voyait où vous voilà ? » — « Ce qu'il dirait, repartit le prince, c'est que la roue tourne. » Elle a fait son tour, mais entier.

Retour du printemps.

On signale de tous côtés des signes avant-coureurs du retour de la belle saison, ou du moins qui

témoignent de la température douce dont nous jouissons depuis quelques semaines.

— On écrit de Glaris :

Tandis que dans la plaine tout est encore enveloppé de gel et de brouillard, le printemps a déjà fait son entrée ici, après que son puissant pionnier, le föhn, a chassé l'hiver la semaine dernière. Les routes sur le versant des montagnes sont sèches et tous les jours nous jouissons d'un bienfaisant soleil de mai, qui a déjà fait pousser les premières fleurs du printemps dans les prairies favorablement situées. La « Bellis perennis » se voit déjà ça et là dans les champs, « l'anémone hepatica » qui laisse pendre ses flocons faciles à souffler, se voit dans les bosquets de noisetiers ; sur le rochers « l'Erica carnea », fleurit d'un beau rouge, près des sources ; la « Caltha palustris » ouvre ses boutons jaunes ainsi que la « Primula elatior ». Une de ces dernières venant de l'Ennetberg fut même apportée ici dans les derniers jours de janvier. « Demain » disent les enfants, nous irons chercher des perce-neiges, nous avons déjà vu des boutons dimanche dernier ». Le promeneur matinal est salué par le chant des oiseaux comme en mai. On n'a jamais vu pareil fait en février depuis l'an 1811.

— M. Gustave Chopard de Sonvillier écrit au *Jura bernois* :

Voici quelques remarques sur la précocité de cette année dans nos montagnes. Le 25 janvier dernier, en présence de plusieurs personnes, j'ai cueilli un petit bouquet de pensées dans mon jardin. Le 8 février, on m'a apporté la première morille trouvée cette année, le même jour on labourait un champ à la Fourchaux.

— Enfin ajoutons encore qu'on a aussi apporté à notre bureau un bouquet de pensées des champs cueillies les derniers jours de janvier dans une prairie de la vallée du Locle.

Un journal d'Amérique, le *Boston Advertiser*, publie le récit suivant d'une des méthodes mises en usage par les nègres marrons ou fuyards pour se garantir des *blood-hounds*, chiens de *haut nez* dont se servaient les maîtres pour donner la chasse aux esclaves qui s'échappaient des habitations.

Lorsque les chiens sont lancés et qu'ils ont saisi la piste du fugitif, la première chose à faire est de chercher un cours d'eau pour le suivre et rompre la poursuite.

Choisir de préférence un ruisseau profond plein de roseaux et fréquenté par les crocodiles : les grands limiers, qui ont une peur folle de ces amphibiens, n'approchent jamais des courants qu'ils patronnent et où ils savent qu'ils se tiennent d'habitude.

Si les *haut nez* sont trop près ou que le temps manque pour gagner la rivière, il faut aussitôt couper un fort bambou, de quinze à vingt pieds de hauteur, et s'en servir pour avancer par bonds, sauter chaque fois le plus loin possible, recommencer huit à dix fois, et chaque fois remplir de poivre rouge ou noir, moulu très fin, les trous fait en terre

par le bout de la perche et le choc des talons. Les *blood-hounds* arrivent pleins de feu ; ils quêtent, reniflent, aspirent le poivre avec force et éternuent bruyamment.

Quand ils ont été plusieurs fois ainsi accommodés, leurs narines deviennent malades, brûlées, sanglantes ; ils sont pris d'éternuements convulsifs, répétés, qui ne finissent pas. Ils éternuent couchés, courant, assis ; ils pleurent, ne voient plus, ne sentent plus.

Devenus incapables de remplir leurs fonctions de bourreaux, ils ne sont plus à craindre et le pauvre noir est sauvé.

Le fameux prédicateur Newman Hall prêchait un jour en plein air, lorsqu'un libre penseur qui l'écoulait se leva et dit :

Mon opinion à moi, c'est que celui qui a inventé le gaz a plus fait pour éclairer le monde que tous les prédicateurs avec leurs sermons.

Cette interruption agita l'assemblée.

Je suis pour la liberté de penser et de parler ! s'écria quelqu'un parmi la foule. On a le droit de faire une objection comme j'ai le droit d'y répondre. Mais quoi qu'il en soit de nos différents points de vue, une même chose va nous arriver à tous ; cette chose, c'est la mort ! Or tout homme sérieux doit prendre des informations sur le monde à venir, et demander conseil à ce sujet. C'est pourquoi quand l'heure de la mort sonnera pour celui qui vient de parler, je lui recommande d'aller chercher un employé du gaz....

Cette réplique fut suivie d'applaudissements frénétiques, et fit une telle sensation, disait le prédicateur lui-même, que mes auditeurs l'oublièrent bien moins vite que mon sermon.

C'était le jour de l'an. Un pasteur fut troublé dans sa prédication par les conversations et les rires de quelques jeunes gens qui se ressentaient encore des gaîtés de la veille.

Le pasteur s'arrêta et, se tournant vers les perturbateurs, il leur dit : « Je crains toujours de censurer ceux qui se comportent mal dans une église. Une fois, dans les commencements de mon ministère, je commis une grande erreur. Un jeune homme assis devant moi, riait, causait, grimaçait ; je lui administrai une sévère réprimande ; mais à la fin du service, je fus blâmé à mon tour et l'on m'apprit qu'il était idiot. Depuis, j'ai toujours eu peur de reprendre ceux qui se conduisent mal dans un culte public, craignant de me tromper et de m'adresser à quelque idiot.

L'ordre régna pendant le reste du service.

Un journal d'agriculture annonce qu'on vient de découvrir un nouveau chou, très avantageux pour la nourriture des bêtes. On assure que la confédération serait disposée à favoriser la culture de cette plante sur une grande échelle. Les cantons seraient chargés de fournir le terrain, l'engrais, et de pourvoir aux

divers travaux de culture. D'un autre côté, la Confédération serait chargée de la récolte.

L'étai à on repé dé noça. On offressai, au dessè, dái superbo resins à on bordzai dé Cully, pareint de l'épäusa. — Grand-maci, que repond ci bon Vaudois, ne le medzo que pllioumâ.

On brav hommo dé pè le Monts, bon biberon, remontavé dé Grandvaux contre Fory, quand ie vâi na pucheinta grappa, lardze, granta et balla rossetta, que guegnivé per dessus la mouraille.

— Eh ! mon Dieu que t'i balla, que lâi fâ dinse, campâ contre clia mouraille, que t'i portant balla... Tê vu... tê vu bâire !

On bon Vaudois avâi prâi, au café Rodieux, à Losena, on fin pllioumet.

Lo leindéman lâi retornè, lo bon sang, et redêmandé dâu mîmo.

Quand l'a reimplià son verro, lo lâivé on bocon, lo vouâité et lâi dit dinse : — Te m'as fotu bas, hier, coquin que t'i... te m'as fotu bas... eh bin !... cein ne fâ rein, t'âmo adi.

Et l'écliaffè* lo verro.

* *écliaffè*, vider d'un trait; français populaire : *écraser* un verre.

Djan-Luis et sa fenna l'avan na niése, rappô à l'ardzein, câ l'e soveint l'ardzein qu'eimmodè lè niiese eintre l'hommo et la fenna.

Et Djan-Luis desâi dinse à sa fenna : — Qu'a-tu z'u, tê, dis vâi ? Ne pésâvè pas gros cein que ton père t'a bailli.

— Cein que ié z'u ? que lai repond sa fenna. I'é z'u que su sailla d'on asse bouna maison que la teinna, où-tô. Et t'a biau dere, ne su portant pas venia tota nuva âu mondo.

Un forçat récidiviste est assis sur les bancs de l'accusation.

— Cet homme, s'écrie le procureur-général, vient de commettre de nouveau un crime qui prouve la dureté incorrigible de son âme. Après avoir subi une détention de sept ans, il sort du bagne, rencontre sur sa route un vieillard, le dépouille de ses vêtements et le laisse nu au bord de la route ! Cette récidive ne mérite-t-elle pas le maximum de la peine ?

— Qu'avez-vous à alléguer pour votre défense, dit le président, en se tournant vers l'accusé.

— Dame ! mon président, lorsque je quittai la prison, monsieur l'aumônier me dit : « Mon ami, j'espére que vous allez maintenant *dépouiller le vieil homme*. » — Alors, vous comprenez, j'ai saisi la première occasion.

Toni le gris.

VIII

Après le départ de Toni, Resel s'engagea pour faire les foins. Puis elle alla moissonner. Elle se montra, toujours et partout, infatigable, et parvint à entretenir ses enfants, quoique son mari ne lui envoyât rien. Toni était allé cher-